

POURQUOI LA THEORIE DE LA CONNAISSANCE A BESOIN DE LA PSYCHOLOGIE : LES ARGUMENTS DE STUMPF

Arnaud Dewalque (Université de Liège)

Mon objectif est double. Il s'agira, d'abord, de retracer la position de Carl Stumpf (1848-1936) face à la querelle du psychologisme et, ensuite, d'en tirer quelques implications d'allure très générale concernant la place qu'il convient de réserver aux considérations psychologiques en philosophie et, plus particulièrement, en théorie de la connaissance. Afin d'atteindre ce double objectif, je focaliserai mon attention sur la critique stumpfiennne de l'antipsychologisme kantien et néokantien, qui me semble particulièrement instructive. Je m'appuierai principalement sur deux textes de Stumpf : son petit traité de l'Académie bavaroise des sciences intitulé *Psychologie et théorie de la connaissance* (1892), qui est l'un des tout premiers textes critiques consacrés à la querelle du psychologisme, et le premier tome de sa *Doctrine de la connaissance* (1939), publié après sa mort par Felix Stumpf¹. Je me référerai aussi occasionnellement aux articles « Phénomènes et fonctions psychiques » et « De la classification des sciences » (1906), ainsi qu'à l'autobiographie intellectuelle de Stumpf (1924)².

Bien que la période couverte s'étende sur presque toute la carrière scientifique de Stumpf, sa position sur la querelle du psychologisme, telle qu'elle est documentée dans ces textes, n'a pas varié sensiblement. Sa thèse, en substance, est qu'il est impossible de se passer de la psychologie en théorie de la connaissance, non pas tant parce que la connaissance est un fait ou un processus psychologique (comme le soutiennent les psychologistes), mais plutôt parce que l'*analyse psychologique* peut seule mettre en lumière l'« origine » (*Ursprung*) ou le *sens* des concepts qui nous servent à penser et connaître le monde. D'après

¹. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, München, Verlag der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1892 (= Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe, Bd. 19) ; *Erkenntnislehre*, Bd. I, Leipzig, Barth, 1939.

². On dispose aujourd'hui d'une traduction française de ces trois textes dans l'excellent volume réalisé par Denis Fisette : C. Stumpf, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, Paris, Vrin, 2006.

Stumpf, qui s'inscrit ici dans la lignée de l'empirisme classique, une telle tâche ne peut effectivement être menée à bien qu'en rapportant nos concepts – y compris les concepts fondamentaux de la métaphysique ou « catégories » (substance, causalité, être, nécessité, espace, temps, etc.) – à des « perceptions » (*Wahrnehmungen*). Or, l'analyse des perceptions relève principalement d'une psychologie descriptive au sens de Brentano. À ce titre, la psychologie descriptive constitue un *auxiliaire indispensable* à la théorie de la connaissance.

Cette position, que je commenterai dans les pages suivantes, me semble digne d'intérêt pour trois raisons au moins.

1 / D'abord, en défendant l'indispensabilité de la psychologie tout en rejetant le psychologisme, Stumpf refuse l'alternative psychologisme-antipsychologisme et adopte une position externe au débat – ce qui explique que l'on ait pu voir en lui, à très juste titre, le « véritable pôle opposé au débat sur le psychologisme »³. En fait, Stumpf reconnaît le bienfondé des objections antipsychologistes tout en considérant que l'antipsychologisme néokantien (le « *criticisme* ») a des conséquences néfastes et doit être abandonné. Son analyse est donc tout sauf partisane. Elle consiste à défendre une troisième voie qui, à certains égards, est une voie médiane entre psychologisme et antipsychologisme. Cette voie équivaut à soutenir que la psychologie est indispensable à la logique et à la théorie de la connaissance, mais *sans en être le fondement* au sens strict. D'une part, en effet, Stumpf s'accorde avec les antipsychologistes pour distinguer radicalement la nécessité des lois logiques et la nécessité psychologique (le fait de *ne-pas-pouvoir-penser-autrement*). Il considère ainsi que la théorie de la connaissance est *irréductible* à la psychologie. D'autre part, il s'accorde néanmoins avec les psychologistes pour affirmer que la psychologie descriptive exerce une certaine contrainte sur la logique et la théorie de la connaissance. Cette contrainte est essentiellement exprimée par le principe suivant : « Il est impossible que quelque chose soit vrai sur le plan de la théorie de la connaissance et soit faux sur le plan de la psychologie » (*Es kann nicht etwas erkenntnistheoretisch wahr und psychologisch falsch sein*)⁴. La théorie de la connaissance est donc appelée à se construire sous le contrôle et, pour ainsi dire, « dans les limites » de la psychologie. Stumpf a très clairement résumé cette position dans son autobiographie :

La psychologie, qui traite entre autres *processus* (*Vorgänge*) de ceux de la pensée et de la connaissance en tant que tels, ne constitue le fondement ni de l'une ni de l'autre de ces disciplines [*sc.* logique et théorie de la connaissance], mais elle leur est néanmoins

³. M. Kaiser-el-Safti, « Der Psychologismus-Streit in geschichtlicher und systematischer Betrachtung », dans W. Loh et M. Kaiser-el-Safti, *Philosophie und Psychologie im Dialog*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011, p. 35.

⁴. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, *op. cit.*, p. 482.

indispensable (*ist für keine von beiden die Grundlage, aber auch für keine entbehrlich*). J'ai montré que les positions fondamentales de Kant à cet égard, qui tiennent au fait qu'il néglige la psychologie, entraînent des conséquences néfastes, mais j'ai en même temps critiqué la tentative psychologiste qui cherche à faire dériver les critères de vérité du mécanisme des fonctions psychiques⁵.

2 / Ensuite, la position de Stumpf, sur cette question, est loin d'être isolée dans le paysage philosophique de l'époque. Elle est plutôt représentative de l'orientation adoptée par Brentano et l'ensemble de l'école brentanienne. Comme on sait, Stumpf est lui-même un ancien élève de Brentano, dont il a suivi les cours à Würzburg, à plusieurs reprises, entre 1866 et 1870. Or, l'idée que l'analyse psychologique permet de fixer le sens des concepts en les reconduisant au sol originaire de la perception est défendue par Brentano lui-même, qui s'oppose vigoureusement à la théorie kantienne des concepts *a priori*⁶. Il n'est sans doute pas faux de dire que l'analyse de la querelle du psychologisme proposée par Stumpf est guidée d'un bout à l'autre par cette orientation empiriste et brentanienne. D'un point de vue historique, Stumpf est d'ailleurs l'un des premiers, parmi les brentaniens, à avoir défendu l'indispensabilité de l'approche psychologique en théorie de la connaissance. L'ouvrage *Psychologie et théorie de la connaissance* – publié en 1892, à une époque où Stumpf occupait un poste à Munich et où le néokantisme classique commençait à s'imposer sur la scène philosophique en Allemagne – constitue, à cet égard, un document historique décisif dans la querelle du psychologisme. Marty et Husserl, notamment, se réfèrent explicitement à ce texte de Stumpf dans leurs propres réflexions sur les rapports entre psychologie et philosophie⁷.

⁵. C. Stumpf, « Selbstdarstellung », dans R. Schmidt (éd.), *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Bd. V, Leipzig, Meiner, 1924, p. 31 ; trad. fr. D. Fisette, « Autobiographie », dans *Renaissance de la philosophie*, op. cit., p. 282-283.

⁶. F. Brentano, « Wissenschaftliche Philosophie und Philosophie der Vorurteile », dans *Versuch über die Erkenntnis*, A. Kastil éd., Hamburg, Meiner, ¹1925 ; rééd. F. Mayer-Hillebrand, ²1970 ; trad. fr. A. Dewalque, « Philosophie scientifique et philosophie des préjugés », *Philosophie* 119 (2013), à paraître.

⁷. Voir A. Marty, « Was ist Philosophie ? » (Discours inaugural, Université de Prague, 16 novembre 1896), dans *Id.*, *Gesammelte Schriften*, Bd. I/1, J. Eisenmeier, A. Kastil et O. Kraus éds., Halle, Niemeyer, p. 80, note 1 : « C. Stumpf a lui aussi souligné, dans son traité *Psychologie et théorie de la connaissance*, l'inévitabilité des recherches psychologiques pour la question des sources et des limites de notre connaissance, particulièrement face à ce que l'on appelle l'école néokantienne, qui méconnaît ici le véritable rapport [entre théorie de la connaissance et psychologie ; AD] ». Husserl, dans ses travaux en vue de la rédaction d'un *Raumbuch* (1886-1901), a également défendu une position très proche de celle de Stumpf. Cf. E. Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, *Husserliana* XXI, Dordrecht, Springer, 1983, p. 261 *sq.*, en particulier p. 302-303 : « J'ai à peine besoin de dire que les recherches du métaphysicien et du logicien sont elles aussi des recherches psychologiques [...]. Ce dont la métaphysique (théorie de la connaissance) et la logique ont besoin, pour atteindre leurs buts, elles l'empruntent à la psychologie ». Le traité de Stumpf est encore mentionné laconiquement par Husserl dans les *Prolégomènes à la logique pure*, cf. *Logische Untersuchungen*, Bd. I : *Prolegomena zur reinen*

3 / Enfin, les arguments de Stumpf, que je détaillerai ci-dessous, ont des implications très générales concernant le rôle de la psychologie en philosophie. Sa conception de la théorie de la connaissance me semble profondément originale et astucieuse. Elle consiste à distinguer plusieurs *questions* irréductibles les unes aux autres, mais dont la prise en charge requiert une étroite collaboration de la psychologie descriptive et de la théorie de la connaissance – j'y reviendrai.

TROIS THESES CONCURRENTES

La « querelle du psychologisme » (*Psychologismus-Streit*) comporte de multiples facettes. L'expression sert communément à désigner une série de débats dont le dénominateur commun est précisément la question du rapport entre psychologie et philosophie. La portion la mieux connue de ces débats, aujourd'hui, est sans doute l'antipsychologisme logique défendu par Husserl dans les *Prolégomènes à la logique pure* (1900). Le fait est que, pour ses contemporains comme pour ses héritiers, Husserl passe presque pour le véritable « inventeur » de l'opposition psychologisme-antipsychologisme. Sa position, à cet égard, a exercé une influence déterminante au début du siècle, conjointement à l'antipsychologisme de Frege⁸. Mais la querelle du psychologisme n'a pas commencé, loin s'en faut, avec la publication des *Prolégomènes* de Husserl, et elle ne se limite pas non plus à la logique en tant que branche de la philosophie théorique. Elle s'est d'abord développée sur le terrain de l'exégèse kantienne, opposant les lectures de Fries et de Beneke, taxées de psychologistes, aux lectures néokantiniennes classiques⁹. Ces dernières se caractérisent par une stratégie bien connue consistant, d'abord, à corriger la lettre de Kant au nom de l'esprit du criticisme et, ensuite, à donner systématiquement à ces corrections le sens d'une *dé-psychologisation*.

L'analyse de Stumpf, bien qu'elle puisse être élargie à d'autres aspects de la querelle, est principalement consacrée au débat opposant les lectures psychologiques de Kant aux lectures antipsychologistes qui ont vu le jour dans le néokantisme classique, soit dans l'école de Marbourg (Cohen, Natorp, Cassirer) et l'école de Bade (Windelband, Rickert, Lask *et alii*). De manière générale, l'intention des néokantiens est sans doute décrite de la meilleure façon comme

⁷ Logik, Tübingen, Niemeyer, 1993, § 19, p. 57 note ; trad. fr. H. Élie, A. L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques*, t. I : *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, P.U.F., éd. revue, 1994, p. 63 note.

⁸ Sur les racines historiques de l'antipsychologisme husserlien et frégéen, souvent associé à une forme de « platonisme », voir A. Dewalque, « Idée et signification : le legs de Lotze et les ambiguïtés du platonisme », dans B. Colette et B. Leclercq, *L'Idée de l'Idée. Éléments de l'histoire d'un concept*, Leuven, Peeters, 2012, p. 187-213. Sur la position de Stumpf à l'égard du platonisme, *cf. ici, infra*, conclusion.

⁹ Voir la contribution de Christian Bonnet dans ce volume.

une *radicalisation* (plutôt que comme une correction pure et simple) de l'approche kantienne, jugée ambivalente. D'une part, en effet, Kant est celui qui aurait jeté les bases d'une « émancipation de la théorie de la connaissance à l'égard de la psychologie »¹⁰; mais d'autre part, cette émancipation ne serait jamais accomplie, dans les textes de Kant, que de façon imparfaite ou incomplète. Comme le suggère Windelband, c'est le mérite de l'ouvrage séminal de Cohen, *La Théorie kantienne de l'expérience* (1871), d'avoir montré la relation de « dépendance » (*Abhängigkeit*) qu'entretient encore la lettre de la *Critique de la raison pure* à l'égard d'un « schéma psychologique fondamental » présupposé par Kant¹¹. Et c'est de cette relation de dépendance qu'il s'agit, pour les néokantiens, de se débarrasser, en vue d'atteindre l'objectif de la philosophie critique : forger une « théorie de la connaissance » (*Erkenntnistheorie*) indépendante de toute considération psychologique¹².

Compte tenu de ce contexte de réception critique de la philosophie kantienne, la question qui préoccupe Stumpf, dans son traité de 1892, est de savoir dans quelle mesure on peut espérer produire une théorie de la connaissance plausible sans faire appel à des considérations de nature psychologique. La théorie de la connaissance doit-elle être subordonnée à une certaine forme de psychologie, comme le soutiennent Fries et son école ? Est-elle nécessairement une *psychologie* de la connaissance ? Doit-elle au contraire, comme l'affirment les néokantiens classiques, faire abstraction de la factualité psychique individuelle pour s'intéresser à la seule « validité » (*Geltung*) universelle des énoncés de connaissance ? À supposer que l'on s'accorde avec les néokantiens sur l'indépendance de la validité logique à l'égard des mécanismes psychologiques, l'idée d'une théorie *apsychologique* de la connaissance a-t-elle pour autant un sens ? Autrement dit, la théorie de la connaissance peut-elle et doit-elle faire abstraction de l'analyse psychologique ? Et si ce n'est pas le cas, quelle est la meilleure manière de concevoir le rapport entre théorie de la connaissance et psychologie ?

De façon assez schématique, on peut distinguer trois thèses concurrentes, qui correspondent à trois manières de trancher cette dernière question :

(T1) La théorie de la connaissance est *réductible* à la psychologie (thèse psychologiste).

¹⁰ C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, *op. cit.*, p. 468.

¹¹ W. Windelband, « Über die verschiedenen Phasen der Kantischen Lehre vom Ding-an-sich », dans *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie* I/2 (1877), p. 237.

¹². Cf. notamment le cahier des charges fixé par E. Zeller, « Über Bedeutung und Aufgabe der Erkenntnistheorie », dans *Vorträge und Abhandlungen* II, Leipzig, Fues, 1877, p. 483 (où, comme le remarque Stumpf, la théorie de la connaissance n'est pas encore conçue comme nettement séparée de la psychologie). Sur la genèse du concept d'*Erkenntnistheorie* dans la tradition kantienne, cf. K. Ch. Köhnke, « Über den Ursprung des Wortes Erkenntnistheorie – und dessen vermeintliche Synonyme », dans *Archiv für Begriffsgeschichte* 25 (1981), p. 185-210.

(T2) La théorie de la connaissance est *indépendante* de la psychologie (thèse antipsychologiste).

(T3) La théorie de la connaissance n'est ni réductible à la psychologie, ni indépendante d'elle, mais *a besoin* d'elle à titre d'auxiliaire indispensable (thèse défendue par Stumpf).

Ces trois thèses permettent, au moins provisoirement¹³, de fixer les termes du débat. Simultanément, elles répondent aussi à un *desideratum* des recherches philosophiques et historiques consacrées à la querelle du psychologisme, dans la mesure où elles permettent de donner un sens relativement univoque aux termes « psychologisme » et « antipsychologisme ». Sans préjuger d'autres définitions alternatives possibles, on devra ici appeler « psychologiste » une conception qui admet (T1) et « antipsychologiste » une conception qui admet (T2). Par ailleurs, un autre avantage de cette formulation est de montrer que, si (T1) et (T2) sont incompatibles, donc ne peuvent pas être tenues pour vraies toutes les deux en même temps, elles ne sont néanmoins pas, à strictement parler, l'envers ou la contradictoire l'une de l'autre. Cela signifie qu'il est possible de rejeter (T1) sans pour autant devoir accepter *eo ipso* (T2). La querelle du psychologisme, telle qu'elle est comprise ici, se ramène donc difficilement à une pure et simple alternative : (T1) et (T2) peuvent très bien être rejetées l'une comme l'autre au profit d'une troisième position. La thèse défendue par Stumpf, à savoir (T3), représente précisément une troisième position de ce type. Mais avant d'en arriver aux arguments avancés par Stumpf, considérons d'abord les arguments respectifs invoqués par les psychologistes et les antipsychologistes.

PSYCHOLOGISME ET ANTIPSYCHOLOGISME

Selon ce qui précède, le psychologisme peut être défini par l'affirmation selon laquelle toute question gnoséologique ou épistémologique est *réductible* à une question psychologique. Par psychologisme, Stumpf entend précisément désigner « la reconduction (*Zurückführung*) de toutes les recherches philosophiques, en particulier aussi de toutes les recherches de théorie de la connaissance, à la psychologie »¹⁴. L'argument-type en faveur d'une telle manœuvre de reconduction se ramène au raisonnement suivant :

- (1) L'étude des processus psychiques relève de la psychologie.
- (2) Or la connaissance est un processus psychique.
- (3) Donc l'étude de la connaissance relève de la psychologie.

¹³. Cf. ici, *infra*, la nécessité de distinguer deux sens du mot « psychologie » selon qu'on songe à la psychologie génétique ou à la psychologie descriptive.

¹⁴. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, op. cit., p. 468.

Aussi élémentaire soit-il, ce raisonnement représente habituellement le principal argument en faveur d'un traitement psychologique de la connaissance ou, plus exactement, en faveur d'une absorption de la théorie de la connaissance dans la psychologie. Les objections antipsychologistes sont tout naturellement dirigées contre la prémissse (2), qui affirme la possibilité d'assimiler intégralement la connaissance à un processus psychique. La stratégie néokantienne, en l'occurrence, consiste à faire valoir l'existence, dans les phénomènes cognitifs, d'un versant « objectif » et non psychologique.

Du côté marbourceo, auquel je m'en tiendrai ici, cette stratégie est bien illustrée par l'important article programmatique de Paul Natorp, « Fondation objective et fondation subjective de la connaissance » (1887). Dans cet article, Natorp se fait l'écho de l'argument psychologiste, pour le rejeter au profit de la thèse antipsychologiste (T2). Le point de départ de son raisonnement est le suivant : la connaissance se présente à nous sous deux aspects étroitement liés, soit en tant que « contenu » („*Inhalt*“) – ou, comme on dirait aujourd’hui, « contenu propositionnel » –, soit en tant qu' « activité ou expérience vécue du sujet » („*Thätigkeit*“ oder *Erlebnis des Subjects*)¹⁵. Dans le premier cas, la connaissance est étudiée sous l'angle objectif. On entendra alors, par « connaissance », la détermination objective d'un objet à connaître = x en tant que F , G , etc. (où F , G , etc., sont des concepts). Étudier les mécanismes de déterminations conceptuelle de l'objet = x , cela équivaut, dans la terminologie de Natorp, à apporter à la connaissance une « fondation objective ». Dans le second cas, on entendra par « connaissance » l'expérience par laquelle un sujet se rapporte au processus de détermination conceptuelle et se l'approprie ou le fait sien, bref : l'expérience de « connaître » (*Erkennen*, à l'infinitif). Fonder la connaissance sur l'activité intellectuelle du sujet, c'est alors lui apporter une « fondation subjective ». Virtuellement, la théorie de la connaissance peut donc procéder à partir du contenu connu (fondation objective) ou à partir de l'acte de connaître (fondation subjective).

Or, poursuit Natorp, le théoricien de la connaissance doit nécessairement choisir l'une de ces deux approches, et une seule. Il ne peut pas se borner à renvoyer à la *corrélation* entre l'acte de connaître et le contenu connu. Certes, en vertu de son caractère symétrique, cette corrélation nous autorise à dire qu'il n'y a pas de connaître sans connu et inversement. Mais ce qui est valable du point de vue factuel n'est pas valable du point de vue fondationnel : la symétrie doit ici laisser place à l'alternative entre fondation objective (qui part du constat : « pas de

¹⁵. P. Natorp, « Über objektive und subjektive Begründung der Erkenntnis », dans *Philosophische Monatshefte* 23 (1887), p. 260 ; trad. fr. (légèrement modifiée) I. Thomas-Fogiel, « Fondation objective et subjective de la connaissance », dans le collectif *Néokantismes et théorie de la connaissance*, M. de Launay (dir.), Paris, Vrin, 2000, p. 119.

connaître sans connu ») et fondation subjective (« pas de connu sans connaître »). Bref, selon Natorp, « il est évident qu'une théorie qui fonde la connaissance en ses propres lois ne pourra se référer, de manière immédiate, qu'à l'une des deux relations »¹⁶. À supposer qu'il faille effectivement choisir, comment trancher entre ces deux types de fondation, la fondation subjective (psychologique) et la fondation objective (logique) ?

Natorp commence par remarquer ceci : le fait que la connaissance puisse être décrite comme un phénomène qui survient dans la vie psychique d'un sujet plaide naturellement en faveur d'une fondation subjective. Ce fait suggère que « fonder » la connaissance signifie inévitablement rapporter le contenu connu à l'acte de *connaître*. On reconnaît là l'argument psychologiste, dont Natorp se fait l'écho :

La connaissance est, dans tous les cas, quelque chose qui survient dans l'enchaînement de l'expérience vécue subjective, un événement dans la conscience, quelque chose qui se rencontre dans notre vie psychique. En tant que telle, elle doit naturellement être conçue et traitée scientifiquement dans l'enchaînement de la vie subjective ou de la vie de la conscience tout entière. Une légalité de la connaissance semble donc devoir nécessairement être une conséquence des lois de la vie psychique¹⁷.

Toutefois, Natorp rejette très vite ce raisonnement, au motif qu'il conduit à subordonner la logique à la psychologie. Les processus logique de détermination de l'objet = x se trouveraient sous la dépendance des lois psychologiques. Or, une telle dépendance est inacceptable, aux yeux de Natorp, car elle contredit le caractère fondamental ou fondateur de la théorie de la connaissance.

Cette idée conduit Natorp à avancer une première objection contre (T1) : dans la mesure où la théorie de la connaissance doit élucider le critère de validité de la connaissance, elle ne peut dépendre, dans ses résultats, d'une quelconque science qui présupposerait ce critère¹⁸. L'objection – classique – consiste donc à dénoncer la prétendue circularité d'une psychologie de la connaissance. Appelons-la l'*objection de circularité*. Elle se ramène *grossièrement* à ceci :

- (1) La théorie de la connaissance doit élucider les conditions de possibilité de l'expérience elle-même et, partant, elle doit fonder l'ensemble de sciences empiriques.
- (2) Pour mener cette tâche à bien, elle ne peut s'appuyer sur aucune science empirique, sous peine de circularité (cela reviendrait en effet à fonder les sciences empiriques au moyen d'une science empirique, donc à confondre le fondement et ce qui doit être fondé).
- (3) Or, la psychologie, au sens où on l'entend ici, est une science empirique : en tant que ses énoncés sont des énoncés d'observation, elle ne peut déboucher sur aucune vérité universelle

¹⁶ *Id.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 261 ; trad. fr. modifiée, p. 120.

¹⁸ *Ibid.*, trad. fr., p. 122-123.

et nécessaire (*a priori*, au sens de Kant) ni élucider les conditions de possibilité de l'expérience elle-même.

- (4) Donc la théorie de la connaissance ne peut pas être une psychologie de la connaissance.

On voit immédiatement que cette dé-psychologisation de la théorie de la connaissance a pour cible véritable la psychologie *empirique*¹⁹. L'objectif de la théorie de la connaissance étant d'élucider les conditions de possibilité de l'expérience, les néokantiens se refusent par principe à faire usage des résultats de quelque science empirique que ce soit, y compris la psychologie empirique. C'est donc bien son statut empirique qui, aux yeux des néokantiens, disqualifie la psychologie scientifique sur le terrain de la théorie de la connaissance²⁰. En outre, les néokantiens ne se contentent pas de soutenir l'irréductibilité de la théorie de la connaissance à la psychologie empirique. Ils soutiennent également que la première est *indépendante* de la seconde : en un mot, ils défendent (T2). La théorie de la connaissance n'est pas une psychologie, mais une *critique* de la connaissance. Voilà la conclusion à laquelle semblent devoir aboutir les partisans de l'objection de circularité.

Cette objection est-elle valable ? Une théorie psychologique de la connaissance entraînerait-elle vraiment le phénomène de circularité dénoncé exemplairement par Natorp ? Il y a certainement de bonnes raisons de penser que la notion de circularité, tout comme celle de « présupposition », véhicule une équivoque dommageable. Comme le remarque Husserl²¹, dire que la psychologie « présuppose » ce qu'elle est censée élucider (la validité logique), cela peut vouloir dire deux choses : soit qu'elle procède à des constructions *conformément aux lois de la logique*, soit qu'elle procède à des déductions *à partir* de ces mêmes lois. Manifestement, seule cette deuxième interprétation autorise à parler d'un cercle vicieux. Or, Husserl observe avec raison qu'elle est très contestable. Il va de soi qu'un psychologue peut très bien rédiger un traité de psychologie et aboutir à des conclusions scientifiques sans jamais faire usage de lois logiques *à titre de*

¹⁹. Cf. encore, par exemple, la reformulation de l'argument antipsychologiste par L. Nelson (qui s'y oppose), dans « Die kritische Methode und das Verhältnis der Psychologie zur Philosophie », *Abhandlungen der Fries'schen Schule. Neue Folge*, Bd. I, 1906 : « La philosophie est une science rationnelle. Or, une science rationnelle ne peut pas être déduite de fondements empiriques. Donc, la critique ne peut pas être empirique-psychologique, mais seulement rationnelle ».

²⁰. C'est pourquoi certains néokantiens proposeront plus tard une psychologie dés-empirisée, une psychologie « selon la méthode critique » (Natorp) ou une psychologie « transcendantale » (Rickert). Chaque fois que je parlerai de psychologie, ici, j'aurai exclusivement en vue la psychologie empirique, basée sur ce qu'il est convenu d'appeler l'expérience interne. Sur la délimitation complexe entre psychologie empirique et psychologie transcendantale dans le néokantisme de Rickert, voir A. Dewalque, *Être et Jugement. La fondation de l'ontologie chez Heinrich Rickert*, Hildesheim, Olms, 2010, p. 61-76.

²¹. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Bd. I : *Prolegomena zur reinen Logik*, op. cit., § 19, p. 58 ; trad. fr., p. 64.

prémisses de ses conclusions²². Comme tout discours soumis à un régime de justification rationnel, la psychologie doit certes procéder *conformément* aux lois logiques, mais cela ne signifie nullement qu'elle doive tirer des conclusions *à partir* d'elles. Il n'y aurait, dès lors, aucun cercle vicieux dans l'idée que la logique présupposerait la psychologie.

Cela dit, Natorp, comme la plupart des antipsychologistes, ne s'en tient pas à l'objection de circularité, qu'il présente lui-même comme l'objection la plus faible. L'argumentation antipsychologiste, plus fondamentalement, repose sur l'idée que la nécessité logique doit être soigneusement distinguée de la nécessité psychologique. L'idée, en somme, est que l'impossibilité, par exemple, de concevoir x à la fois comme F et comme $non-F$ ne découle pas d'une quelconque incapacité de l'esprit humain, mais des lois logiques qui régissent la validité du « contenu » de la connaissance. C'est le contenu lui-même qui importe, abstraction faite de la pensée individuelle qui se dirige sur lui. Tel est, en substance, l'argument qui est mis en avant par Natorp et qui le sera encore par Husserl. Le problème directeur de la théorie de la connaissance, à cet égard, tient uniquement dans la question suivante : comment la détermination de x en tant que F peut-elle être objectivement valide ? Sur quoi repose la validité objective du contenu de la connaissance ? Or, note Natorp, la référence à un sujet psychophysique ou à une quelconque expérience psychique n'est nécessaire ni à la formulation du problème ni à sa résolution²³. Natorp en conclut que la théorie de la connaissance n'a pas pour tâche de rapporter le contenu connu à l'activité du sujet connaissant (« fondation subjective ») mais, inversement, de rapporter l'activité du sujet à ce qui est connu, au contenu qui possède une validité objective (« fondation objective »).

Ces observations suffisent ici à indiquer le sens général de l'antipsychologisme néokantien, du moins dans sa version natorpienne. Le point important, pour la question qui nous occupe, est que l'approche antipsychologiste illustrée par la position de Natorp a fait l'objet de vives critiques. Ces critiques émanent, pour partie, de certains membres de l'école de Fries, à commencer par

²². *Id.* : « De même que maint artiste crée de belles œuvres sans savoir quoi que ce soit de l'Esthétique, de même un savant peut construire des démonstrations sans jamais recourir à la logique ; par conséquent, des lois logiques n'ont pu être les prémisses de ces démonstrations ».

²³. P. Natorp, « Fondation objective... », art. cit., trad. fr., p. 121 : « Certes, nous concéderons volontiers qu'il n'y avait pas de connu sans connaissant ; que la connaissance n'était donnée que dans une expérience du sujet, dans la conscience du connaissant ; mais de même que, dans ce cadre, cette relation au sujet ne constitue pas la question, de même ne sommes-nous pas contraint d'y recourir dans la réponse à la question. Tout recours au sujet du connaître, au mode d'intervention de la conscience, doit, de prime abord, plutôt nous apparaître comme *métabasis eis allo genos* ».

Leonard Nelson²⁴. Mais elles émanent aussi de l'école de Brentano, et tout d'abord de Stumpf.

Comme je l'ai suggéré, Stumpf, dans son traité de 1892, *Psychologie et théorie de la connaissance*, considère effectivement que l'alternative entre psychologisme et antipsychologisme doit être dépassée au profit d'une troisième conception. Dans un compte rendu paru la même année dans la *Revue de psychologie et de physiologie des organes sensoriels*, il résume sa position de la manière suivante :

[Mon] traité se dirige contre le criticisme, qui cherche à épurer la théorie de la connaissance de tous fondements psychologiques, mais aussi contre le psychologisme, qui veut reconduire toutes les recherches philosophiques – et en particulier aussi toutes les recherches relevant de la théorie de la connaissance – à la psychologie. Cela dit, c'est à la première tâche qu'est consacrée la partie principale, étant donné que le psychologisme est tout de même défendu à l'heure actuelle de façon beaucoup moins explicite et fondamentale²⁵.

En 1892, Stumpf estime donc que la cible principale de ses critiques ne doit pas être le psychologisme (comme ce sera le cas pour Husserl), mais bien l'antipsychologisme, en particulier dans sa version néokantienne. Néanmoins, il estime aussi que l'antipsychologisme contient, pour ainsi dire, un noyau de vérité, comme il le reconnaîtra encore explicitement en 1906²⁶. Tout l'enjeu de ses développements est donc de démontrer l'existence d'une troisième voie intermédiaire.

Afin d'atteindre cet objectif, Stumpf développe, dans ses textes, une triple stratégie. Il propose, tout d'abord, de restreindre la thèse antipsychologiste à la psychologie génétique, qui est selon lui la cible légitime de (T2). Ce premier pas permet d'isoler ce qu'il y a de vrai dans l'antipsychologisme. Stumpf entreprend, ensuite, de réévaluer la position de principe défendue par Kant dans la *Critique de la raison pure* à l'aune d'un problème plus général, celui de l'origine empirique des concepts. Cette réévaluation critique a pour résultat de montrer que la séparation de la théorie de la connaissance et des analyses psychologiques conduit

²⁴. Nelson, qui a initié la nouvelle série des *Abhandlungen der Fries'schen Schule (Neue Folge*, 1904 *sq.*), s'est directement attaqué aux théories néokantiniennes, notamment à celles de Natorp et de Rickert. Il soutient, d'une part, que ces théories sont contredites par l'auto-observation psychologique, et d'autre part, qu'elles ne sont elles-mêmes qu'une forme de psychologisme déguisé (voir notamment L. Nelson, art. cit., et la « réponse » de Cassirer, *Der kritische Idealismus und die Philosophie des gesunden Menschenverstandes*, Gieszen, Töpelmann, 1906). Les objections de Stumpf, on va le voir, sont finalement assez comparables.

²⁵. C. Stumpf, « Selbstanzeige » du traité *Psychologie und Erkenntnistheorie*, dans *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane* 3 (1892), p. 197-198.

²⁶. C. Stumpf, « Phénomènes et fonctions psychiques » (1906), dans *Renaissance de la philosophie*, trad. fr. cit., p. 201.

à des difficultés insurmontables. Enfin, Stumpf suggère que l'adoption de (T3) est la seule manière de remédier à ces difficultés de façon satisfaisante, ce qui veut dire notamment : sans retomber dans l'ornière du psychologisme. Examinons cette triple stratégie d'un peu plus près.

CE QU'IL Y A DE VRAI DANS L'ANTIPSYCHOLOGISME

À supposer donc que l'antipsychologisme renferme un noyau de vérité, en quoi consiste-t-il ? Selon Stumpf, ce noyau de vérité concerne l'indépendance de la théorie de la connaissance à l'égard de ce que l'on pourrait appeler, en un sens très général, la recherche des causes. Comme les antipsychologistes, Stumpf reconnaît que la théorie de la connaissance peut être dite « indépendante » de la psychologie mais, contrairement à eux, il restreint essentiellement la relation d'indépendance à la psychologie « génétique » ou explicative – qu'il distingue, à la suite de ses anciens maîtres, Lotze et Brentano, de la psychologie « descriptive » et analytique²⁷. Il s'agit là de deux branches de la psychologie correspondant à deux tâches distinctes : la psychologie génétique a pour tâche d'expliquer le développement des phénomènes mentaux en se référant à des relations causales ; la psychologie descriptive, quant à elle, vise exclusivement à tirer au clair la nature des divers phénomènes mentaux en les analysant de façon à faire apparaître leurs éléments constitutifs et leurs « modes de liaison ».

Cette distinction nous oblige manifestement à adopter une formulation plus fine des thèses identifiées précédemment. Elle requiert notamment que l'on dédouble la thèse antipsychologiste (T2) de la manière suivante :

(T2a) La théorie de la connaissance est indépendante de la psychologie génétique.

(T2b) La théorie de la connaissance est indépendante de la psychologie descriptive.

Une bonne manière de caractériser la position de Stumpf, au moins provisoirement, consiste à dire que Stumpf accepte (T2a) et rejette (T2b) : il considère que la logique et la théorie de la connaissance sont indépendantes de la psychologie génétique, mais non de la psychologie descriptive.

En accord avec les antipsychologistes, Stumpf soutient effectivement que la vérité d'un énoncé ne dépend pas des mécanismes psychiques d'un ou plusieurs sujets ; en particulier : elle n'est pas *causée* par ces mécanismes. Concrètement, cela signifie que l'état mental d'un individu pensant, ou même un état mental partagé par un nombre plus ou moins grand d'individus, est parfaitement irrelevant lorsqu'il s'agit de justifier la vérité d'une proposition. Comprendre les

²⁷. Cf. R. H. Lotze, *Grundzüge der Psychologie*, Leipzig, Hirzel, 1881, p. vii ; F. Brentano, *Deskriptive Psychologie*, Hamburg, Meiner, 1982, p. 1 *sq.*

mécanismes psychologiques de la pensée ne rend pas une proposition évidente plus évidente²⁸. Quand bien même l’humanité toute entière, remarque Stumpf, passerait unanimement d’une croyance en la proposition p_1 à une croyance en la proposition p_2 , p_1 ne deviendrait pas fausse et p_2 ne deviendrait pas vraie pour autant. Ce fait suffit à disqualifier le recours à la psychologie génétique ou explicative sur le terrain, notamment, de la logique et de la théorie de la connaissance : démontrer la vérité d’une proposition, cela ne revient pas expliquer ce qui nous amène à croire à cette vérité. *Expliquer n'est pas justifier*. La genèse psychique des croyances n’a pas et ne saurait pas avoir valeur de justification :

Un purisme raisonnable a raison sur un point : que la beauté d’une forme, la vérité d’une proposition, la vertu d’une orientation de la volonté ne peuvent être *prouvés* au moyen de n’importe quelle considération purement et simplement génétique. Même si toute l’humanité passait en même temps d’une croyance à une autre, d’une attitude à une autre face aux valeurs, il ne s’ensuivrait pas que cette nouvelle croyance serait plus juste et ce nouveau sentiment des valeurs plus pur et plus élevé [...]. Tel est le sens simple et néanmoins décisif de l’objection contre le psychologisme, l’historicisme et le pragmatisme²⁹.

Il n’est certainement pas faux de dire que c’est en ce sens, avant tout, que les néokantiens professent un antipsychologisme radical. La même remarque vaut, *a fortiori*, de Husserl, dont l’antipsychologisme, estime Stumpf, est exclusivement dirigé contre la psychologie génétique³⁰. Cela étant dit, cette première mise au point ne fait manifestement que déplacer le problème : à supposer que le rapport entre théorie de la connaissance et psychologie génétique soit bel et bien un rapport d’indépendance, qu’en est-il du rapport entre théorie de la connaissance et psychologie *descriptive* ? Y a-t-il une connexion pertinente ou « relevante » entre ces deux disciplines ?

Comme je l’ai laissé entendre, c’est précisément sur ce point que Stumpf pense devoir s’écarter de l’antipsychologisme néokantien. Tout se passe effectivement comme si les néokantiens, faute de distinguer suffisamment entre psychologie génétique et psychologie descriptive, étaient amenés à étendre la thèse de l’indépendance à la psychologie descriptive. En plus de défendre (T2a), ils admettent donc (T2b) :

²⁸. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, op. cit., p. 503.

²⁹. Cf. C. Stumpf, « De la classification des sciences », dans *Renaissance de la philosophie*, trad. fr. cit., p. 201.

³⁰. *Ibid.*, p. 200 : « Lorsque des théoriciens de la connaissance, comme Husserl en particulier, s’opposent à l’amalgame de la psychologie avec la “logique pure”, c’est alors la psychologie génétique qu’ils ont en vue, mais pas la psychologie descriptive qui, justement dans les recherches pénétrantes de Husserl, représente son objet privilégié et est mise à contribution sur toute la ligne ».

(T2b) La théorie de la connaissance est indépendante de la psychologie descriptive.

Aux yeux de Stumpf, cette thèse est cependant nettement plus problématique que la précédente. Il y a en effet de bonnes raisons de penser que la psychologie descriptive, contrairement à la psychologie génétique, peut apporter une importante contribution à la théorie de la connaissance : en nous fournissant une description analytique des phénomènes sensibles et des fonctions psychiques, la psychologie descriptive est susceptible de mettre en lumière *l'origine empirique des concepts* qui nous servent à penser et à connaître le monde.

Le sens de cette affirmation devra être précisé ultérieurement. Dans l'immédiat, la question qui se pose est la suivante : comment, dans ces conditions, défendre un antipsychologisme au sens de (T2b) ? La stratégie de Kant – qui est aussi celle des néokantiens – revient à supposer que la théorie de la connaissance n'a pas à se préoccuper de rapporter nos concepts à l'expérience. La raison en est simple : les concepts qui rendent possible la connaissance ne proviendraient pas de l'expérience, mais seraient des concepts *a priori*, constitutifs de tout entendement humain. Il reste que cette stratégie, aux yeux de Stumpf, soulève de sérieuses difficultés.

CE QUI NE VA PAS AVEC L'ANTIPSYCHOLOGISME

Dans la *Critique de la raison pure*, Kant entreprend de résoudre le fameux « problème de Hume ». Ce problème tient, en substance, dans la question suivante : étant admis que seuls les concepts tirés de l'expérience ont une validité objective, comment la métaphysique est-elle possible en tant que science ? Comme on sait, la solution de Kant consiste à généraliser le résultat auquel Hume était parvenu avec le concept de cause : de même que le concept de cause, en tant que liaison nécessaire de phénomènes, ne peut être dérivé de l'expérience (Hume), les autres concepts de la métaphysique ne peuvent pas non plus être dérivés de l'expérience (Kant)³¹. En un mot : les catégories sont assimilables, pour Kant, à des concepts de l'entendement qui sont à la fois purs et *a priori*. Simplement, contrairement à Hume, Kant ne considère pas cet état de faits comme une porte ouverte au scepticisme. En tant que les formes de la sensibilité et les catégories sont *a priori*, elles structurent l'expérience sans en être dérivées ; mais en tant qu'elles sont *nécessaires*, elles possèdent une validité objective pour le monde phénoménal, c'est-à-dire qu'elles rendent possibles ce que Kant appelle des « jugements synthétiques *a priori* », portant sur les phénomènes. Chez Kant, la possibilité de la métaphysique en tant que science est ainsi suspendue à

³¹. I. Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, trad. fr. L. Guillermot, Paris, Vrin, 2001, p. 18-19 (Ak. IV, p. 260).

l'existence de concepts purs *a priori* (les catégories de l'entendement) et de formes *a priori* de la sensibilité (l'espace et le temps).

La conception des néokantiens de Marbourg et de Bade n'est pas foncièrement différente de celle de Kant : certes, les néokantiens résorbent les formes de la sensibilité dans la logique transcendantale et ne conservent que les concepts purs *a priori* ; mais, en dépit de ce correctif, ils soutiennent que la connaissance est une activité conceptuelle rendue possible par des concepts *a priori*, qui ne sont pas tirés de l'expérience³².

La conséquence de cette conception est évidente : à supposer que les concepts métaphysiques soient bel et bien des concepts purs *a priori*, au sens de Kant, la théorie de la connaissance pourrait faire l'économie de fastidieuses recherches qui viseraient à exhiber leur origine empirique. Dans la mesure où ces concepts ne tirent pas leur sens de l'expérience, ils sont hors de portée de toute enquête empirique, donc aussi de toute analyse psychologique-descriptive. Dans sa *Doctrine de la connaissance*, Stumpf commente la position kantienne en ces termes :

De cette façon, la question de la provenance (*Herkunft*) de ces « concepts-souche de l'entendement » a semblé soustraite à toute investigation psychologique. Si quelqu'un a tout simplement un entendement, alors il ne peut pas penser autrement que dans ces formes. Mais quant à savoir comment il en vient à avoir l'entendement qui est le sien, cela n'intéresse pas le théoricien de la connaissance³³.

Une telle position est-elle tenable ? Stumpf soutient que ce n'est pas le cas. L'éviction de l'analyse psychologique hors de la théorie de la connaissance et la défense de (T2b) ont un prix : admettre l'existence de concepts *a priori*, qui ne tirent pas leur origine de l'expérience. Or, Stumpf considère que ce prix est trop élevé et que l'approche apriorique entraîne d'imposantes difficultés.

Ces difficultés affectent tout particulièrement le dispositif théorique kantien lui-même. Un aspect important de l'apriorisme kantien, dans la *Critique de la raison pure*, réside dans la démarche par laquelle Kant « isole »³⁴ les uns des autres les éléments constitutifs de la connaissance. D'une part, les concepts purs de l'entendement (catégories) se trouvent isolés des formes de la sensibilité (espace et temps). D'autre part, les formes de la sensibilité se trouvent isolées de la matière de la sensation. Dans son traité de 1892, Stumpf entreprend de montrer (a) que la séparation de la sensibilité et de l'entendement est *aporétique* et ne

³². Sur cette position, qui conduit à une forme de « conceptualisme », cf. A. Dewalque, « La critique néokantienne de Kant et l'instauration d'une théorie conceptualiste de la perception », dans *Dialogue. Revue canadienne de philosophie* 49/3 (2010), p. 413-433.

³³. C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, op. cit., p. 11.

³⁴. I. Kant, *Critique de la raison pure*, A 22/B 36.

mène, au mieux, qu'à une forme déguisée de psychologisme, et (b) que la séparation des formes de la sensibilité et de la matière des sensations est *fausse*, au motif qu'elle est contredite par les analyses psychologiques-descriptives.

D'abord, si l'on commence, comme l'a fait Kant, par « isoler » la sensibilité de l'entendement, il semble impossible de comprendre comment les concepts purs de l'entendement s'appliquent au sensible. Conformément à ce que l'on pourrait appeler une approche « déflationiste » du sensible³⁵, Kant considère que les phénomènes sensibles (couleur, sons, etc.) se réduisent à un simple chaos de sensations. Seule l'intervention des formes de la sensibilité et des concepts de l'entendement permettrait d'organiser ce chaos en un monde d'objets. Or, à supposer que l'activité de l'entendement soit effectivement de mettre de l'ordre dans le « divers des sensations » en accomplissant des « synthèses » correspondant aux catégories, comment distinguer les synthèses légitimes de celles qui ne le sont pas ? Comment savoir à quel « divers des sensations » s'appliquera, mettons, le concept de cause, et à quel autre le concept de substance ?

Comme les néokantiens eux-mêmes, Stumpf estime que la théorie kantienne du schématisme n'est qu'un laborieux artifice qui échoue à résoudre la difficulté. Elle ne parvient, au mieux, qu'à établir de vagues *analogies* entre ce qui est pensé dans les catégories et ce qui est vécu dans l'expérience sensible. Cette objection concerne même la catégorie de « substance », qui renferme pourtant, selon Kant, la notion de « permanence dans le temps », donc qui renferme un caractère temporel. De deux choses l'une, note Stumpf : soit en comprend ce caractère temporel littéralement, mais dans ce cas on contredit la possibilité, postulée par Kant, d'isoler la catégorie de substance de la forme de la sensibilité qu'est le temps ; soit on comprend ce caractère temporel de façon non littérale, comme un *analogon* du temps, mais dans ce cas l'application de la catégorie de substance repose sur une simple analogie, qui ne parviendra jamais à la justifier³⁶. D'autres difficultés comparables affectent l'application des autres catégories. En l'absence

³⁵. Cf. A. Dewalque, « La richesse du sensible : Stumpf contre les néokantiens », dans F. Calori, M. Fössel et D. Pradelle, *De la sensibilité : les esthétiques de Kant*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, à paraître.

³⁶. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, *op. cit.*, p. 477. La thérapie proposée par Stumpf est diamétralement opposée au conceptualisme néokantien : au lieu de rabattre les formes de la sensibilité sur les concepts purs de l'entendement, il convient au contraire de chercher l'origine des concepts dans les phénomènes sensibles eux-mêmes. La seule manière de résoudre l'aporie, affirme Stumpf, est d'admettre que le donné possède des propriétés intrinsèques, qui sont du ressort d'une « esthétique » (au sens de Kant) ou d'une « phénoménologie », c'est-à-dire qui relèvent, non pas d'une analyse logique, mais d'une théorie des apparitions ou des phénomènes sensibles. Ceux-ci possèdent leurs propres propriétés qui se manifestent indépendamment de nos répertoires conceptuels : « C'est donc dans la matière des phénomènes (*Erscheinungsstoff*), qui nous est donnée, que doivent être cherchés les fondements décisifs et — logiquement parlant — parfaitement évidents de toutes les synthèses » (*ibid.*, p. 479).

de théorie satisfaisante, poursuit Stumpf, l'application des catégories aux phénomènes sensibles ne peut finalement qu'être mise au compte d'une « *propension* psychologique incompréhensible » de l'esprit humain, donc être considérée, au mieux, comme arbitraire (dogmatique, au sens de Kant). En dépit de la volonté kantienne d'éviter tout « système de préformation de la raison pure », cette conception aboutit donc inévitablement, conclut Stumpf, à un « psychologisme du genre le plus grave »³⁷.

Par ailleurs, Stumpf soutient que la séparation de la matière des sensations et des formes de la sensibilité est fausse, au motif qu'elle serait tout simplement rendue fausse par les recherches psychologiques. La psychologie descriptive peut effectivement exercer un droit de *veto* sur les constructions théoriques arbitraires de la philosophie. Dans les termes de Stumpf : « Il est impossible que quelque chose soit vrai sur le plan de la théorie de la connaissance et soit faux sur le plan de la psychologie »³⁸. Ce principe s'applique tout particulièrement à la manière dont Kant conçoit l'espace et le temps, à savoir comme des formes *a priori* de la sensibilité, qui seraient isolables en droit de la matière des sensations. Stumpf a précisément consacré une partie importante de son célèbre *Raumbuch* de 1873 à démontrer l'impossibilité de séparer l'étendue spatiale de toute qualité sensible. Les analyses psychologiques-descriptives enseignent que l'espace, loin d'être une « forme » *a priori*, fait plutôt partie de ce qui est représenté dans l'expérience. À ce titre, il est un « contenu » (*Inhalt*) de représentation. Simplement, il s'agit d'un « contenu partiel », qui ne peut jamais être représenté sans que soit représenté en même temps un autre contenu concomitant. Ainsi, lorsque nous nous représentons l'espace, nous nous représentons nécessairement de façon concomitante une qualité sensible quelconque, comme la couleur (qualité visuelle) ou la rugosité (qualité tactile). La représentation concomitante du contenu partiel <étendue> et du contenu partiel <qualité sensible> n'est pas une idiosyncrasie de l'esprit humain, mais est fondée dans la nature même des contenus de représentation ; elle est « nécessaire par nature » (*naturnotwendig*)³⁹. La séparation d'une supposée « forme » de la sensibilité et des matériaux sensoriels est donc « psychologiquement parfaitement intenable » et, à strictement parler, « impossible à accomplir » (*undurchfurbar*)⁴⁰.

Que retenir de ces objections ? La critique stumpfienne de Kant suggère qu'il est nécessaire, contre l'« isolement » kantien, de reconnecter les concepts de l'entendement aux formes de la sensibilité, et de reconnecter ces dernières à la

³⁷. *Ibid.*, p. 477.

³⁸. *Ibid.*, p. 482.

³⁹ Stumpf, *Über den Psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, Leipzig, Hirzel, 1873, p. 108-109.

⁴⁰. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, *op. cit.*, p. 482 et 485.

matière des sensations. Par ailleurs, la critique de la distinction matière/forme montre que les recherches de psychologie descriptive peuvent exercer un rôle au moins négatif – de contrôle et, le cas échéant, de réfutation – sur les constructions de la théorie de la connaissance. Ce fait suffit déjà à démontrer l'indispensabilité de la psychologie en théorie de la connaissance :

Il n'est pas possible d'éviter le sol de la psychologie, même si l'intérêt est exclusivement dirigé sur les sommets de la critique de la connaissance. Négliger la psychologie n'est pas, comme on le présente souvent, une particularité annexe et irrelevante de la philosophie kantienne, mais son erreur fondamentale⁴¹.

L'erreur de Kant et des néokantiens, en somme, est d'admettre l'existence de concepts *a priori*. Adopter un tel apriorisme, remarque Stumpf, n'est pas apporter une réponse au problème de Hume. Cela revient plutôt à abandonner l'enquête empirique, à « couper le nœud » ou à « jeter le manche après la cognée ». En bonne méthode, il convient d'éviter l'hypothèse de concepts *a priori* « aussi longtemps que l'impossibilité de l'entreprise [empiriste] n'a pas été démontrée de manière convaincante »⁴². Or, Stumpf estime que le verdict de Hume, en la matière, est largement prématuré : au lieu de soutenir, comme le fait Kant à la suite de Hume, qu'il est impossible de déceler l'origine du concept de cause dans l'expérience, il faut au contraire se demander si une analyse plus fine des nos perceptions « externes » et « internes », telle que l'offre la psychologie descriptive, n'est pas en mesure d'identifier certaines expériences comme étant la source du concept de cause – tâche qui doit naturellement être étendue aux autres concepts métaphysiques : substance, être, nécessité, unité, pluralité, etc. Contre l'apriorisme néokantien, Stumpf fait donc valoir la nécessité de mener un vaste programme d'investigations descriptives visant à élucider l'origine empirique des concepts fondamentaux. Le principe directeur de ce programme pourrait être formulé comme suit :

(P) Pour tout concept *F*, il existe (jusqu'à preuve du contraire) une expérience ou « perception » (*Wahrnehmung*) telle que cette expérience est l'expérience de *F*.

Soulever la question de l'origine des concepts, c'est se demander de quelle expérience chaque concept est dérivé.

⁴¹ C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, op. cit., p. 493.

⁴² C. Stumpf, « Selbstdarstellung », art. cit., p. 31 (trad. fr., p. 283) ; *Erkenntnislehre*, op. cit., p. 11 : « Il est en tout cas juste (*richtig*), sur le plan de la méthode, de chercher à dériver tous les concepts d'une seule source (*einer einheitlichen Herleitung aller Begriffe*) aussi longtemps que l'impossibilité de l'entreprise n'a pas été démontrée de manière convaincante, et c'est encore loin d'être le cas. Kant a jeté le manche après la cognée, il a coupé le nœud ».

LA QUESTION DE L'ORIGINE DES CONCEPTS

Jusqu'ici, nous avons focalisé notre attention sur le versant négatif de la position de Stumpf. La critique stumpfiennne de Kant suggère que l'hypothèse de concepts purs *a priori* – qui semble avoir pour effet de justifier l'éviction de la psychologie descriptive hors de la théorie de la connaissance – est foncièrement problématique. En un sens, on pourrait dire que l'antipsychologisme néokantien est partiellement vrai, au sens où il faudrait accepter (T2a), mais aussi partiellement faux, au sens où il faudrait rejeter (T2b). Il reste à indiquer ce qui justifie, dans le chef de Stumpf, le passage à (T3) :

- (T3) La théorie de la connaissance n'est ni réductible à la psychologie, ni indépendante d'elle, mais *a besoin* d'elle à titre d'auxiliaire indispensable.

Le raisonnement de Stumpf en faveur de (T3) constitue le versant positif de ses développements. Il peut être sommairement reconstruit comme suit.

Supposons que la connaissance soit une activité conceptuelle, qui présuppose la possession et la maîtrise de concepts. Connaître équivaudrait à déterminer quelque chose = *x* au moyen d'un concept *F*. Dans ce cas, il y aurait au moins un sens dans lequel on peut dire que la valeur de vérité de la proposition « *x* est *F* » dépend de la question de savoir ce que signifie *F* : quelqu'un qui ne posséderait pas le concept *F*, ou qui ne le maîtriserait pas suffisamment (par exemple, qui le confondrait avec un autre concept *G*), ne serait manifestement pas en mesure de juger de la valeur de vérité de la proposition « *x* est *F* ».

Supposons maintenant, contre l'apriorisme kantien, que les concepts (« idées ») qui nous servent à former des jugements ont une origine empirique. La question qui se pose immédiatement est : que signifie ici « origine empirique » ? Qu'il ne s'agisse pas d'entendre le mot « origine » (*Ursprung*) au sens génétique, c'est ce qu'indique déjà le fait que Stumpf soit nativiste pour ce qui est de la représentation de l'espace. Nous n'acquérons pas le concept d'espace, ce concept n'est pas le fruit d'expériences répétées. Et pourtant, son origine est empirique. Il faut entendre par là que la représentation de l'espace est un contenu partiel, qui se trouve *dans* nos perceptions externes. « Montrer » l'origine d'un concept « dans et à partir des perceptions », ce n'est donc pas rendre compte de la genèse de ce concept, mais c'est bien plutôt fixer son « sens originaire »⁴³, ce qui veut manifestement dire aussi : ses conditions d'application ou ses règles d'utilisation. Bref, la perspective adoptée par Stumpf se situe clairement, à cet égard, dans le sillage de Hume : pour savoir si un concept (« idée ») a du sens et n'est pas un

⁴³. C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, *op. cit.*, p. 9 : « Lorsque nous indiquons de cette manière l'origine d'un concept dans les perceptions et à partir d'elles, nous expliquons en même temps par là son sens originaire ».

simple mot vide, *i.e.* pour savoir si nous pensons quelque chose avec ce concept et dans quel cas nous pouvons l'utiliser, il convient de le rapporter à une expérience ou à une « perception » correspondante, fût-elle externe (sensations) ou interne (réflexion psychologique). En d'autres termes, le sens d'un concept serait fixé par une certaine expérience correspondante.

Si ces deux suppositions sont correctes, alors une théorie satisfaisante de la connaissance ne pourrait pas faire l'économie d'une enquête empirique sur l'origine des concepts qui nous servent à penser et connaître le monde. Or, il y a de bonnes raisons de penser que la psychologie descriptive, en nous fournissant une description analytique des expériences vécues, est la seule voie scientifique praticable pour mener à bien une telle enquête empirique, c'est-à-dire pour procéder à une « dérivation psychologique du concept à partir de la perception »⁴⁴. Par conséquent, la psychologie descriptive est indispensable à la théorie de la connaissance (CQFD).

À la « théorie de la connaissance » (*Erkenntnistheorie*) des néokantiens, fondée sur une séparation principielle d'avec la psychologie, Stumpf oppose ainsi une « doctrine de la connaissance » (*Erkenntnislehre*) qui est indissociable de la psychologie descriptive, au motif que seule cette dernière est susceptible de clarifier l'origine empirique de nos concepts. Comme Brentano, Stumpf pense donc que la description des phénomènes psychiques a certaines répercussions sur l'épistémologie, dans la mesure où elle permet de mettre en lumière l'origine des *concepts* qui nous servent à penser le monde. À ce titre, elle doit répondre à des questions du type : quelle est l'origine du concept *F* (où *F* est par exemple le concept d'espace, mais la même chose vaut pour les concepts de temps, d'unité, de pluralité, de causalité, de substance, etc.) ? S'agit-il d'un concept empirique, tiré de l'expérience, ou d'un concept *a priori* ? S'il s'agit d'un concept empirique, dans quel type d'expérience prend-il sa source ? Proviens-t-il d'une expérience sensorielle « externe » ou bien d'une expérience « interne », liée à la conscience que nous avons de nos propres phénomènes mentaux ? Et de quelle expérience s'agit-il ?

Ces questions, pour Stumpf, relèvent de la sphère de compétences de la psychologie descriptive, car leur résolution suppose des recherches analytiques liées à la nature des expériences vécues. La théorie de la connaissance, en revanche, ne s'intéresse pas à l'origine des concepts ni à leur sens, mais seulement

⁴⁴. C. Stumpf, « Selbstanzeige », art. cit., p. 197. Stumpf précise : « Seule l'analyse psychologique nous renseigne sur la constitution d'un concept, sur ses éléments ultimes » (*nur die psychologische Analyse uns die Konstitution, die letzten Elemente eines Begriffes kennen lehrt*). Je laisse ici de côté la question de la complexité des contenus conceptuels, qui requiert que chaque élément ou trait définitoire du concept soit rapporté à la perception. J'ai exposé la manière donc Stumpf procède pour la « dérivation psychologique » du concept de cause dans « La richesse du sensible », art. cit.

à l'origine ou la nature épistémique des *jugements*. La question qui intéresse le théoricien de la connaissance n'est pas de savoir si un concept est empirique ou non, mais bien de savoir si un jugement est – pour parler comme Kant – analytique, synthétique *a priori* ou empirique (synthétique *a posteriori*). Psychologie et théorie de la connaissance poursuivent donc des tâches distinctes, car elles s'intéressent à des *questions* distinctes :

La question de l'origine des concepts est une question *psychologique*. En tant qu'adultes, nous découvrons les concepts en nous et nous opérons avec eux. Dans de nombreux cas, il va de soi qu'ils proviennent de l'expérience, comme « couleur », « son », mais pour un certain nombre de concepts très généraux, avec lesquels nous pensons des rapports, comme justement le concept de causalité, l'origine peut paraître douteuse. Sa recherche conduit dans les couches les plus profondes de la vie psychique. Par contre, la question de l'origine des connaissances, c'est-à-dire des garanties ultimes de leur vérité, n'est pas une question psychologique, mais une question spécifiquement épistémologique⁴⁵.

Pourquoi ces deux questions ne doivent-elles pas être confondues ? La raison est la suivante : conformément à ce qu'enseigne Brentano, un jugement empirique peut très bien être constitué d'un ou plusieurs concepts *a priori* (pour autant que l'on soit prêt à admettre l'existence de tels concepts) ; inversement un jugement *a priori* peut très bien être composé d'un ou plusieurs concepts empiriques. À la suite de Brentano, qui voit dans la représentation et le jugement deux modalités distinctes de l'intentionnalité, Stumpf soutient en effet qu' « un concept n'est pas un jugement, n'est pas une connaissance »⁴⁶. Or, cette distinction, si elle est correctement comprise, doit essentiellement nous faire renoncer à la conception kantienne selon laquelle les jugements *a priori* sont nécessairement tels en vertu des concepts *a priori* qui les composent : l'aprioricité des jugements n'implique aucunement l'aprioricité des concepts contenus dans ces jugements, et vice versa. À supposer que *F* et *G* soient des concepts *a priori*, au sens où nous pourrions penser quelque chose avec eux avant toute expérience et indépendamment d'elle, il se pourrait que la liaison de *F* et de *G* dans un jugement ne survienne qu'à l'issue de certaines perceptions ou expériences, et ne soit garantie que par elles ; inversement, un concept empirique, comme le concept de « rouge », peut très bien servir à construire des jugements *a priori*, dont la garantie ne dépend pas d'une perception isolée ni même d'une série répétée de perceptions, mais est purement rationnelle, comme « Rouge est rouge » ou « Rouge n'est pas une figure »⁴⁷. Autrement dit : il y a des liaisons *a priori* (indépendantes de l'expérience) de concepts empiriques (tirés de l'expérience), tout comme il pourrait y avoir,

⁴⁵. C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, Bd. I, Leipzig, Barth, 1939, p. 7.

⁴⁶. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, op. cit., p. 501.

⁴⁷. *Ibid.*, p. 501-502.

virtuellement, des liaisons empiriques (justifiée par l'expérience) de concepts *a priori* (à supposer qu'il existe de tels concepts, ce que rien, dit Stumpf, ne nous permet d'affirmer).

Il reste que la question de l'origine des concepts ne peut pas être *éludée* par le théoricien de la connaissance, comme le voudraient les néokantiens, sous prétexte qu'il s'agit d'une question psychologique. Dans la mesure où la connaissance est une activité conceptuelle, clarifier le statut des concepts figure sur le cahier des charges de la théorie de la connaissance. Dans sa *Doctrine de la connaissance*, Stumpf entreprend ainsi de monter l'origine empirique de nombreux concepts métaphysiques, à commencer par celui de « cause ». Dans son traité de 1892, il se borne toutefois à commenter l'origine du concept de « nécessité », qu'il considère comme la pierre angulaire du système kantien.

Le grand « mérite » de Kant, affirme Stumpf, est d'avoir défendu un concept rigoureux de nécessité. Ainsi, lorsque Kant soutient que les concepts de l'entendement créent l'objet phénoménal de façon nécessaire, cette nécessité n'a rien à voir, en principe, avec une simple contrainte psychologique liée à l'habitude. Maintenant, conformément au principe (P) mentionné ci-dessus, il doit exister, jusqu'à preuve du contraire, une certaine expérience de la nécessité, qui serait à la source du *concept* de nécessité. Concrètement, cette expérience de la nécessité est ce à quoi nous nous référons lorsque, par exemple, nous voulons indiquer le sens du concept de nécessité à quelqu'un qui ne le posséderait pas ou ne le maîtriserait pas. Comment procède-t-on dans ce cas ? Manifestement, avance Stumpf, on demandera à cette personne de se « représenter » (*vergegenwärtigen*) une proposition nécessaire, par exemple le principe d'identité, ou bien la proposition selon laquelle « le tout est plus que la partie ». Le concept de nécessité, poursuit Stumpf, est donc obtenu réflexivement, à partir d'une analyse des actes judicatifs ; plus exactement, il est tiré par abstraction des « contenus judicatifs », car la nécessité est ici fondée dans les contenus de pensée, non dans le fait de penser ; elle est une propriété des contenus jugés, auxquels elle est « immanente »⁴⁸. L'analyse psychologique-descriptive des actes judicatifs est donc indispensable à l'enquête empirique portant sur l'origine du concept de nécessité. Dans sa *Doctrine de la connaissance*, Stumpf résume cette approche de la manière suivante, en revenant au passage sur son opposition au néokantisme :

On doit s'adonner là, si étrange que sonne l'expression, à une théorie pratique de la connaissance. On doit se transposer dans la situation déconsidérée des psychologues. Les rigoristes de l'école dite néokantienne ou marbourgeoise (Cohen et ses successeurs) veulent à tout prix garder « pures » les sciences philosophiques, et avant tout la théorie de la

⁴⁸ *Ibid.*, p. 494-495.

connaissance. Les emprunts faits à la psychologie les horrifient. Mais ici, tout ce qui est utile [...] est permis⁴⁹.

CONCLUSION

Que retenir de tout cela ? Il ressort de notre reconstruction que la position de Stumpf face à la querelle du psychologisme est liée à la mise en évidence d'une double distinction : la distinction entre psychologie génétique et psychologie descriptive, d'une part, et la distinction entre concept et jugement, d'autre part. Cette double distinction rapproche inévitablement la position de Stumpf de la position brentanienne, avec laquelle elle entretient une affinité manifeste ; elle constitue en outre la base des critiques que Stumpf adresse à l'antipsychologisme (néo)kantien. Selon Stumpf, le rapport entre théorie de la connaissance et psychologie descriptive n'est ni un rapport de réductibilité, comme le soutiennent les psychologistes, ni un rapport d'indépendance, comme le soutiennent les antipsychologistes. Ce rapport doit plutôt être conçu comme un rapport d'indispensabilité : la psychologie descriptive est *indispensable* à la théorie de la connaissance.

Je voudrais, pour finir, me livrer à quelques observations d'ordre général à partir de cette thèse. Je suggérerai en même temps qu'elle présente certains avantages qui contribuent à faire de l'approche proposée par Stumpf, selon moi, l'une des approches les plus prometteuses sur la question des rapports entre philosophie et psychologie.

1 / Une première chose à noter est évidemment le dépassement de l'opposition stérile entre psychologisme et antipsychologisme au profit d'une troisième position qui, en un sens, combine les avantages des deux approches. La thèse de l'indispensabilité défendue par Stumpf (T3) est plus modérée que la thèse de la réductibilité (T1), puisqu'elle permet de soutenir, contre le psychologisme, que les deux disciplines ont des tâches distinctes. Elle est aussi plus modérée que la thèse de l'indépendance (T2), puisqu'elle suggère que ces tâches ne peuvent être accomplies séparément. Dans les termes de Stumpf : les *questions* qui animent la théorie de la connaissance et la psychologie sont parfaitement distinctes, mais leur *traitement* est impossible sans une coopération des deux disciplines. Ainsi, la question de l'origine des concepts est une question *psychologique*, tandis que la question du statut épistémique des jugements est une question *épistémologique* ou gnoséologique. Bien que distinctes, ces questions ne peuvent pas être traitées indépendamment l'une de l'autre⁵⁰.

⁴⁹. C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, op. cit., p. 168.

⁵⁰. Cf. notamment C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, op. cit., p. 501 : « Ce qui vaut pour la formulation des questions ne vaut pas pour leur traitement et leur développement. En vue

2 / Cette conception est motivée par la conviction que seul le recours à la psychologie descriptive permet d'apporter aux investigations philosophiques la *base empirique et phénoménale* dont elles ont besoin. Aussi apparaît-il clairement que la querelle du psychologisme est indissociable d'un débat plus général, portant sur le caractère empirique ou non des recherches philosophiques ou, pour le dire plus simplement, sur la place de l'expérience en philosophie. Comme on l'a vu, c'est le caractère empirique des analyses psychologiques qui pousse les néokantiens à rejeter la psychologie en dehors de la théorie de la connaissance, afin de « purifier » cette dernière de toute considération empirique. Et c'est encore le caractère empirique des analyses psychologiques qui pousse Stumpf à recourir à la psychologie descriptive, afin d'éviter les constructions arbitraires. Ainsi, dans le cas de Stumpf et des autres membres de l'école brentanienne, le recours à la description psychologique découle d'une *exigence d'empiricité*. Le principe général qui se cache derrière cette exigence d'empiricité est bien résumé par un autre brentanien, ancien élève de Stumpf, à savoir Hans Cornelius :

<1> S'il doit en général y avoir de la philosophie en tant que science, alors celle-ci doit partir de certaines expériences qui constituent son fondement. <2> Or, le fondement ultime de toute expérience sont nos vécus : <3> ce sont donc ceux-ci qui doivent nécessairement former aussi le point de départ de la philosophie⁵¹.

À mon sens, il y a tout lieu de penser que cette exigence d'empiricité constitue un *principe sain*, dont les avantages – comme le montre la critique stumpfienne du (néo)kantisme – se manifestent à la fois négativement et positivement. Négativement, le contrôle exercé par la psychologie descriptive sur la théorie de la connaissance permet d'éviter les constructions mythiques (au nombre desquelles il faudrait compter, par exemple, la notion kantienne d'espace comme forme *a priori*). Positivement, la psychologie descriptive offre des ressources fines et rigoureuses pour « démontrer *ad oculos* », selon la formule de Stumpf, l'origine des concepts qui nous servent à penser et connaître le monde.

3 / Un autre intérêt de la position de Stumpf tient au fait que le rejet du psychologisme, chez lui, n'implique pas de platonisme des significations logiques ni de platonisme des valeurs. Les concepts sont des formations psychiques, ce sont les corrélats de certaines fonctions psychiques. Ils n'existent nulle part, sinon dans ces fonctions-mêmes, dont ils forment le contenu : « Les concepts en tant que tels n'existent que dans la conscience »⁵². En d'autres termes, il faut renoncer

d'un traitement fécond, il convient de faire appel à tout ce qui peut être valorisé sans porter atteinte aux prescriptions logiques générales, en particulier sans tomber dans un cercle ». Sur l'objection de circularité, utilisée par les néokantiens, *cf. ici, supra*.

⁵¹ H. Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, 1897, Leipzig, Teubner, p. 7.

⁵² C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, *op. cit.*, p. 472.

à l'idée platonicienne d'un monde suprasensible, même s'il faut conserver l'idée d'une branche de la philosophie – que Stumpf baptise « eidologie » – qui a pour tâche d'étudier les formations psychiques ou ce qu'on appellerait, plus simplement, les « corrélats » des fonctions psychiques :

Concepts, ensembles, états de choses et valeurs sont alors des formations qui ne sont pas isolées n'importe où dans un monde ou dans un « lieu suprasensible », comme le seraient des essences qui existeraient pour soi, mais ils se trouvent dans les contenus spécifiques des fonctions psychiques et peuvent seulement être étudiés et décrits en tant que tels. Ils n'existent pas comme une préparation inerte, comme fossiles, mais en rapport avec un existant vivant animé. L'exigence d'une logique, d'une esthétique et d'une éthique qui fasse abstraction de la psychologie est tout simplement un non-sens⁵³.

Cette approche constitue une mise au point intéressante face à l'objectivisme sémantique, qui a été l'arme principale de Husserl et de Frege contre le psychologisme. Elle rend peut-être la position de Stumpf moins équivoque que celle de ces derniers. Dans la perspective de Stumpf, il faudra dire ceci : certes, les concepts sont objectifs, mais le terme « objectif » ne signifie pas « en dehors de tout sujet pensant et indépendant de lui » ; il signifie simplement « indépendant du sujet particulier et de son acte de pensée du moment »⁵⁴. Concrètement, cela veut dire que les concepts sont publics : de même que nous voyons tous la « *même* lune », la « *même* étoile Sirius », nous pouvons nous référer au *même* concept. Pour autant, les concepts, comme les valeurs et les autres formations psychiques, n'existent dans aucun monde suprasensible. Ce sont des moments abstraits de la perception au sens large (externe ou interne), c'est-à-dire de tout ce qui est « remarqué » (*bemerkt*). C'est pourquoi l'eidologie, la théorie des formations psychiques (concepts, valeurs, etc.), a besoin de la psychologie, au même titre que la théorie de la connaissance.

4 / Enfin, le point le plus intéressant est peut-être la manière dont Stumpf défend, à travers cette approche, une certaine conception de la division du travail scientifique. On connaît l'importance que Kant accordait à une juste délimitation des frontières séparant les sciences : « Ce n'est pas étendre les sciences, mais les défigurer, que de laisser leurs limites empiéter les unes sur les autres »⁵⁵. L'exigence critique d'une séparation des *sciences* n'empêche toutefois pas, remarque Stumpf, la confusion des *questions* qui confèrent à chaque discipline son orientation propre. C'est précisément au niveau des questions – et non à celui des sciences, comme le pensent Kant et les néokantiens – qu'il y a lieu de situer le

⁵³. C. Stumpf, « De la classification des sciences », art. cit., p. 199-200.

⁵⁴. C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, op. cit., p. 88.

⁵⁵. I. Kant, *Critique de la raison pure*, B VIII (trad. fr. A. Delamarre et F. Marty, *Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard, 1980, « folio », p. 41)

véritable « empiétement » dommageable au travail scientifique. Trop fréquemment, par exemple, la question de l'origine du concept d'espace a été confondue avec la question de savoir si les axiomes géométriques sont des jugements analytiques, des jugements synthétiques *a priori* ou simplement des jugements empiriques. Cette confusion peut être diagnostiquée chez Kant lui-même, puisqu'il croit devoir traiter l'espace comme forme *a priori* afin de pouvoir traiter les axiomes géométriques comme des jugements synthétiques *a priori*. Or, une telle conception de la division du travail scientifique, estime Stumpf, ne peut que porter préjudice aux disciplines concernées. En l'occurrence, elle ne peut que faire obstacle à la psychologie comme à la théorie de la connaissance. Au lieu de séparer les sciences et de confondre les questions, il convient justement, selon lui, d'adopter le procédé inverse : séparer les questions et faire collaborer les sciences⁵⁶. La solution proposée par Stumpf à la querelle du psychologisme n'est rien d'autre que l'application de ce principe. Elle équivaut à abandonner la « politique des points de vue », jugée « abstraite et stérile », ou encore à abandonner le régime « autocratique » des philosophies *a priori* au profit du régime « constitutionnel » de la philosophie de l'expérience, qui prend appui sur les sciences particulières⁵⁷.

⁵⁶. C. Stumpf, *Psychologie und Erkenntnistheorie*, op. cit., p. 502.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 508 ; « Renaissance de la philosophie », dans *Renaissance de la philosophie*, trad. fr. cit, p. 118-119. On pourrait montrer que cette approche a été très tôt perçue, par les néokantiens, comme une tentative de *naturalisation* de la philosophie, qui porteraient atteinte à la séparation de principe entre le niveau d'investigation de la philosophie et celui des sciences naturelles. Rickert, notamment, voit en Brentano le défenseur d'une philosophie intégralement absorbée par les « sciences de la nature », cf. H. Rickert, Notes de cours, Manuscrit non daté conservé dans les Archives Rickert à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg, Heid. Hs. 2740/114, feillet n° 11 : « La philosophie est alors elle aussi une science de la nature. Elle n'a pas d'autre tâche que de rassembler les résultats des sciences particulières, c'est-à-dire des sciences de la nature, en une image unitaire du "monde", c'est-à-dire de la nature dans son intégralité. En tant que science intégrale de la nature, on peut l'appeler philosophie de la nature. [Sa] différence à l'égard des disciplines particulière est seulement quantitative. Les distinctions méthodiques sont impossibles. C'est ainsi que raisonnaient, non seulement beaucoup de scientifiques de la nature, mais aussi des philosophes, par exemple Franz Brentano, le philosophe autrichien le plus influent ces derniers temps » (*Auch die Philosophie ist dann Naturwissenschaft. Sie hat keine andere Aufgabe, als die Ergebnisse der einzelnen Wissenschaften, d.h. Naturwissenschaften, zu einem einheitlichen Bilde von "Welt", d.h. Gesamtnatur zusammen zu fassen. Als Gesamtnaturwissenschaft mag sie Naturphilosophie heißen. Der Unterschied von Einzelwissenschaften ist nur quantitativ. Methodische Unterschiede sind unmöglich. So dachten nicht nur viele Naturwissenschaftler, sondern auch Philosophen, z.B. Franz Brentano, der einflussreichste Österreichische Philosoph der neueren Zeit*). Stumpf s'est toutefois clairement opposé à une telle lecture, cf. « Renaissance de la philosophie », art. cit., p. 128 : « La phénoménologie ouvre à chaque pas encore d'autres orientations pour l'explication de questions métaphysiques. Pour de telles raisons, nous devons maintenir une philosophie orientée et fondée dans le sens d'une science naturelle. Il n'est pas moins important de souligner maintenant que si on voulait malgré tout la placer entièrement entre les mains des sciences de la nature, cela signifierait la ruine de la philosophie. À de telles tentatives, qui ne manquent pas aujourd'hui, je souhaite m'opposer encore plus vivement qu'aux rêves des idéalistes ».